



HAL
open science

Aspects sociolinguistiques et culturels de l'état des choses arbëresh

Jean Léo Léonard

► **To cite this version:**

Jean Léo Léonard. Aspects sociolinguistiques et culturels de l'état des choses arbëresh : un sondage expérimental. Léonard, Jean Léo; Scetti, Fabio; Djordjevic Léonard. Aménagement linguistique "de par en bas" et sociétés arbëresh, Michel Houdiard, pp.42-83, 2021, Linguistique formelle et dialectologie sociale, 978-2-35692-198-7. hal-04046445

HAL Id: hal-04046445

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04046445>

Submitted on 25 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Léo LEONARD
EA 739 Dipralang
Université Paul-Valéry Montpellier 3
France

En collaboration avec l'association *Kamastra*
Italie

Aspects sociolinguistiques et culturels de l'état des choses arbëresh – un sondage expérimental

1. Introduction et cadre méthodologique

Nous présenterons et analyserons les témoignages réunis par myriadisation en partenariat avec l'association Kamastra en faisant usage de deux dispositifs théoriques : d'une part, le modèle d'*Écologie de Pressions*, présenté en détail en amont, dans le chapitre introductif du présent ouvrage, d'autre part, la *Linguistique du Développement Social* (LDS), qui constitue le cadre conceptuel et l'outil de travail dans la praxis de l'aménagement linguistique de l'association LEM-Italia, de nombre de « guichets linguistiques » d'Italie méridionale, et des recherches de sociolinguistique appliquée menées par l'équipe de chercheurs et d'activistes (dans le meilleur sens du terme) réunie autour de Giovanni Agresti. Les deux théories (*Écologie de Pressions* et LDS) sont complémentaires, et généalogiquement liées, puisque la première est héritée de l'École de sociolinguistique périphérique catalane, tandis que la seconde se situe dans la continuité de la praxématique de Robert Lafont. Plus précisément, le premier modèle relève de la recherche fondamentale, tout en ayant pour finalité de proposer des diagnostics et des scénarios évolutifs de l'état des choses des situations multilingues observées ; le deuxième, bien que fondé sur des bases épistémologiques complexes, cherche à appliquer des solutions simples et efficaces pour le développement des langues minoritaires. Les deux modèles mettent au centre de leur préoccupation le bien-être social : le *multilinguisme* (comme *état des choses sociétal*, ou *situation*) et le *plurilinguisme* (sa manifestation dans les *pratiques langagières*) doivent contribuer à l'équilibre interne des sociétés étudiées. Les deux modèles tentent d'anticiper et de résorber par une étude minutieuse des réalités du terrain le risque de contradictions entre intentions et résultat de l'action en faveur des langues – autrement dit, le risque de contre-productivité, inhérent à toute action sociale volontariste en faveur du changement social et de l'amélioration des conditions de vie.

1.1. Le fil rouge de la *mémoire collective*

Un fil rouge traverse l'ensemble des réponses au questionnaire diffusé par l'association Kamastra : le souvenir d'un âge d'or, une Arcadie, caractérisée par une vie sociale dense et riche en relations et en interactions, entre les générations et les quartiers des bourgs et villages arbëresh, suivi d'une transition vers la modernité, à travers l'installation d'infrastructures énergétiques, médiatiques et sanitaires, puis une dérive progressive vers la désertification sociale, due aux migrations vers les villes du nord ou vers l'étranger, pour aboutir à la période actuelle, postmoderne, décrite comme relativement confortable, mais solitaire et aliénée par l'usage intensif des réseaux sociaux et des nouvelles technologies. Lors de l'âge d'or, tout un chacun parlait arbëresh, apprenait le plus souvent l'italien à l'école, sans subir de brimades (sauf quelques exceptions). Les bourgs arbëresh étaient constitués de quartiers – quatre, le plus souvent –, avec la population paysanne et les notables vivant au centre, tandis que de ce centre jusqu'aux cercles périphériques, s'échelonnaient les échoppes d'artisans – certains autochtones,

d'autres venant d'ailleurs. Un flux de travailleurs saisonniers, venant des Pouilles et d'autres régions méridionales traversait ces contrées rurales encore laborieuses, florissantes. Les enfants étaient partout, couraient partout, sous le regard attentif des mères, assises sur les escaliers des maisons, occupées à bavarder entre elles au soir tombant – c'est un motif qui revient souvent, dans les narrations recueillies. Une myriade de surnoms en arbëresh, en dialecte roman ou en italien, désignait les voisins, une lignée, croquant un profil, qui faisait de tout un chacun plus qu'un simple habitant du lieu : un protagoniste, une figure, un personnage. La solitude, l'éloignement, le déracinement, la nostalgie et le sentiment de déclin paradoxal (un progrès cher payé) prédominent aujourd'hui, en contraste avec cet « âge d'or » des années 1950-1960. Cet « âge d'or » cependant constitue bien plus qu'une idéalisation du passé : il fonde la mémoire, la mémoire collective, que nous avons placée au centre du schéma de la figure 1 dans l'introduction du présent volume. C'est à la fois un pivot mémoriel, mnésique, et le cœur des représentations mais aussi des motivations qui imprègnent le premier cercle de spatialisation du Sujet en situation de diglossie, et face à une langue maternelle ou co-maternelle dont le tissu social se délite. Il n'y a donc rien de péjoratif à le nommer ainsi, dans la mesure où c'est bien à un objet de valeur, un trésor, par excellence, que nous avons affaire. Nous utiliserons les termes d'Arcadie et d'âge d'or, par conséquent, comme des métaphores de ce qu'en sémiotique narrative on appelle simplement un « objet de valeur » (Greimas et Courtés, 1993 : 258-259 ; Greimas, 1986 : 172-191), qui cristallise ici une identité, une motivation, et donne du sens à l'action en faveur de la langue – à l'action comme une *contre-pression* à la poussée assimilationniste des langues en position de force, comme l'italien, ou l'anglais de la postmodernité.

Certes, on pourra dire que rien de tout cela n'est spécifique à la situation arbëresh : c'est la même vision du changement social et de la transition de la « civilisation paysanne » à la modernité, puis à la postmodernité actuelle, que l'on retrouve en tous lieux en Europe, dans l'espace des langues minoritaires en voie de disparition. Même discours en Bretagne, au Pays basque nord, en domaine occitan, et partout ailleurs en Italie dans les multiples communautés dialectales ou alloglottes. Comme toujours, dans un tel cas de figure, où ce qui semble extraordinaire aux sujets témoins d'un vécu, n'est que routine pour l'observateur ou le chercheur – ou pour les jeunes générations exposées à ce discours émanant de leurs « anciens » ou de leurs parents –, cette chronique du changement social liée à l'évolution du bilinguisme (en l'occurrence, de la diglossie, ou bilinguisme inégalitaire), n'en est pas moins pertinente et édifiante, et ce de deux points de vue : dans le fond et dans la forme.

Dans le fond, ces témoignages ne font rien d'autre que de décrire en toute sincérité l'expérience d'un processus d'acculturation individuelle et sociale vécu à l'échelle d'une vie entière. Et on ne peut nier que les centres urbains petits et moyens des campagnes italiennes, françaises, espagnoles et d'ailleurs dans l'UE n'ont cessé de se désertifier, de perdre leur population, de manière quasiment hémorragique, depuis les années 1960. On ne peut nier que les langues minoritaires et les dialectes n'ont cessé de reculer depuis cette date, avec une nette accélération depuis les années 1990, qui correspondent au début de l'ère de la « postmodernité ». Ces témoignages présentent donc le grand intérêt de décrire les causes, les processus, les mécanismes, de cette attrition démographique et socioculturelle, ethno- et sociolinguistique, à chaque fois en fonction du cadre local. Ils décrivent un état des choses et son évolution et, partant, des états du monde successifs. Dans la forme, car les personnes interrogées ont répondu chacune avec un style personnel, en raison de leur parcours intellectuel et professionnel, mais aussi et surtout, en fonction de leur tempérament – optimiste ou pessimiste, enjoué ou circonspect, sceptique, voire aigre – et souvent, avec une combinaison de ces tendances. Certains ont développé des micro-narrations non dénuées de lyrisme, d'une très belle facture littéraire. Ils font apparaître l'Arbëria de leur enfance comme une Arcadie, comme un pays de cocagne ; ils nous font sortir sur le seuil de la maison de leur enfance, pour

contempler avec émerveillement un vaste panorama, en cercles concentriques, de la maison aux champs, en passant par les vergers, les rivières ou les fleuves, dans une campagne kaléidoscopique, entre les myriades de fleurs et de fruits, qui se démultiplient sur leur passage. Ils nous emportent sur les sentiers de forêt, ils nous poussent dans le dos pour nous frayer un chemin dans les foules compactes qui accompagnent les processions religieuses, ils nous parlent des industries légères qui s'implantaient encore dans les années 1960 et 1970, années de prospérité économique. Ils nous décrivent un autre monde que les villages déserts, abandonnés et solitaires d'aujourd'hui, où les rues sont vides, les magasins fermés ou à vendre, les maisons à vendre ou à louer, quand elles ne sont pas laissées à l'abandon. Ce monde-là, ils en parlent aussi, mais alors, leur verve devient désabusée, et parfois cruelle.

C'est alors qu'intervient le cycle des questions portant sur « *que faire ?* », pour la langue et la culture. Là, la forme s'aplatit de plus en plus, jusqu'à devenir une ligne simple avec quelques jalons, pour le moins évasifs : transmettre la langue aux enfants, l'enseigner de manière optionnelle à l'école, faire travailler les « guichets linguistiques ». Mais sauf rare exception, peu d'actions et d'expériences de revitalisation effectivement réalisées, concrètes, comme celles de LEM-Italia, des guichets linguistiques ou des associations, semblent être connues : pas de publications ni d'événements marquants. La loi est parfois évoquée, avec une précision (date – 1999 – et matricule de la loi en faveur de la protection des langues minoritaires¹) qui supplée à ce qui pourrait sembler une simple esquisse de bilan ou de diagnostic critique, entre les dispositions de loi existantes, le *de jure*, et la réalité crue de l'application concrète de ces lois, dans l'espace public, dans l'éducation, dans la vie quotidienne. L'usage de l'arbëresh semble glisser vers une pente le menant à son inexorable dissolution, en tant que compétence linguistique partagée par les gens du lieu ou ceux qui en sont partis pour migrer, mais même en tant que symbole ou emblème de l'*albanité*, ou de l'*arbëreshité*.

On voit que les témoins de cette assimilation en voie d'accélération (la perte de l'arbëresh, ou sa substitution par l'italien et d'autres langues dominantes dans différentes sphères de la vie moderne) sont comme démunis face à une question qui les dépasse : celle de la perpétuation de leur langue et de leur culture. Celle de l'acculturation, dont le rythme s'est accéléré sans que personne ne s'en rende vraiment compte. C'est plusieurs décennies plus tard – une trentaine d'années, depuis les années 1990 – qu'en se retournant vers leur village natal qu'ils s'aperçoivent qu'il est non seulement devenu quasiment désert, mais que l'arbëresh s'est tu, tout comme se sont tues les cohortes d'enfants qui couraient en jouant dans les rues et sur les places, tout comme se sont effacées des rues et des routes les processions. À ce mutisme et à cette désertification vient de s'ajouter, depuis l'hiver 2020, la crise sanitaire du Covid-19. Ceux qui vivaient en ville et retournaient saisonnièrement au village sont restés confinés dans leur résidence principale. Ceux qui vivaient encore au village sont restés seuls, ou accompagnés de quelques parents ou enfants, mais les interactions internes à la famille ont été concurrencées par l'attraction quasiment hypnotique induite par les applications et les réseaux sociaux, en italien ou en anglais, pour se connecter et maintenir le contact avec un monde global, où la désertification sociale n'a fait que croître et envahir les moindres recoins de l'existence individuelle et collective, de la matérialité des rues, des routes, des villes et des campagnes, des quartiers, tandis que la virtualisation a pris des proportions encore plus démesurées.

1.2. Le questionnaire

C'est dans ce contexte qu'ont été réunis les questionnaires reproduits en annexe et d'autres, que nous évoquerons au fil de l'analyse de chacun des cinq retenus ici en annexe,

¹ Loi 482 du 15 décembre 1999, dont on trouvera le texte en italien et en traduction française sur le lien du site de Jacques Leclerc, de l'Université Laval de Québec : https://www.axl.cefan.ulaval.ca/europe/italie_loi1999.htm.

comme autant de pivots d'un témoignage sur la situation sociolinguistique de l'arbĚresh – son état des choses – en temps de Covid. Ces questionnaires ont été conçus dans le cadre des projets LEM-Italia et Kamastra pour rendre compte, par des entretiens et des récits de vie, de la situation sociolinguistique du croate et de l'arbĚresh du Molise². Après avoir repoussé à plusieurs reprises nos prévisions de séjours de terrain en Italie, dans le Molise, pour réaliser ces entretiens de vive voix auprès de locuteurs arbĚresh, en compagnie et par le biais de membres de l'association Kamastra, face à l'impossibilité de recueillir ces données « en présentiel », nous nous sommes résolus à les solliciter « en distanciel », et par écrit. Nous nous sommes inspirés de la méthode de William Thomas et de Florian Zaniecki (1927) qui, pour le montage de leur monographie sur le paysan polonais en Europe et en tant que migrant en Amérique, avaient sollicité des témoignages écrits de certains informateurs, notamment sous forme de journal de bord³. Certes, nous n'en avons pas demandé autant à nos informateurs : les questions appelaient des réponses plutôt brèves, et si certains ont été assez diserts dans leur écriture, d'autres ont été très concis, voire laconiques. Mais cette “forme courte”, ce régime de la “miniature textuelle” s'avère efficace. Certaines réponses condensent une masse d'informations remarquable, avec un style enlevé. D'autres réponses se contentent de résumer succinctement une impression, ou restent évasives. Certaines sont rédigées en ayant recours à l'alternance codique – commençant en arbĚresh, finissant en italien. D'autres, encore, répondent de manière décalée, mais n'en restent pas moins intéressantes – le seul fait de ce malentendu ou décalage se prête à diverses interprétations, dans le contexte de changement social évoqué plus haut, et de “pente assimilationniste” diglossique.

Les questions ont été initialement conçues non seulement pour décrire les trajectoires de vie (notamment sociolinguistique) des informateurs-témoins arbĚresh et croatophones du Molise, mais également afin de recueillir par champs notionnels le vocabulaire de la vie quotidienne, des travaux des champs et de l'artisanat, ainsi que de la vie institutionnelle. Elles abordent de manière très générique ces grands domaines de la vie individuelle et sociale, afin de construire le vocabulaire fondamental des variétés dialectales d'arbĚresh et de *na-našu* (croate molisain, ikavien). Dans ce cas précis, l'objectif était plus modeste : décrire les grandes lignes évolutives d'un état des choses de la vie de la communauté et de sa langue à l'échelle de la biographie des personnes interrogées – à la manière d'une enquête sociologique, plus que (socio)linguistique. La dimension linguistique des résultats de la collecte de données à l'aide de ce questionnaire figure dans le *Vocabulaire polynomique* d'Agresti *et al.* (2019).

Le questionnaire est construit en cercles concentriques, formant des cycles : identification du témoin (Q1-4) ; souvenirs d'enfance (Q4-6) ; souvenirs des lieux et des gens, des autorités villageoises et des figures mémorables de la vie paysanne (Q7-12) ; calendrier cérémoniel (festivités) et rites de passage (fiançailles, mariages) (Q13-14) ; entrée dans la modernité (infrastructures, technologies) (Q15-16) ; division du travail entre hommes et femmes (Q17), artisanat (Q18), travaux des champs et force de travail animale (Q19-20) et population de

² Le questionnaire a été conçu en amont du projet d'élaboration des dictionnaires polynomiques molisans, mais c'est dans le volume sur le croate qu'il apparaît dans son intégralité (Agresti *et al.*, 2019 : 37-49). Les coordinateurs du présent ouvrage l'ont donc remanié et repris, avec quelques suggestions de Silvia Pallini, pour la présente enquête en distanciel, par myriadisation. Voir aussi Agresti *et al.*, 2020, pour l'enquête sociolexicale auprès des communautés arbĚresh du Molise.

³ Lire le récit détaillé que propose Jean-Michel Chapoulie (2001 : 57-88) de l'éventail de méthodes de collecte de témoignages auprès des paysans polonais d'Europe et d'Amérique, dans son ouvrage lumineux sur la tradition sociologique de Chicago. Le tome 3 du monumental ouvrage de Thomas et Zaniecki (1927) a été celui retenu pour la traduction française Thomas et Zaniecki (1927), qui reprend le journal de bord rédigé par un ouvrier boulanger polonais, Wladek Wisniewski. Ce n'était là qu'une (res)source parmi d'autres, car cet ouvrage est resté célèbre pour avoir été l'un des premiers à légitimer la collecte, la publication et l'analyse de documents authentiques de toutes sortes, afin de rendre compte d'une situation de changement social : correspondance entre les informateurs, articles de presse, journaux de bord, en plus des sources classiques, telles que les documents d'archives, les statistiques, les observations de terrain et les entretiens.

travailleurs ou artisans saisonniers (Q21-22) ; apprentissage et pratique de l'arbëresh (Q23-25) ; représentations sur l'arbëresh et son avenir (Q26-27 et 29) ; perception du changement social (Q28) ; perception de la diversité de l'arbëresh, dans sa structure et dans ses usages (Q30-31) ; perception des Arbëresh par les populations environnantes (Q32) ; diagnostic ou opinion sur les actions entreprises pour l'aménagement linguistique de l'arbëresh (Q33-36). Les réponses ont été anonymisées, en codant les témoins par l'initiale du genre (F pour femme, H pour homme), l'âge et les initiales de la localité : F56P par exemple encode "femme, 56 ans, Portocannone".

À comparer les réponses écrites données à notre questionnaire par les participants arbëresh avec les entretiens semi-directifs filmés, transcrits et diffusés sur YouTube réalisés auprès des locuteurs de *na-našu* (croate molisain), on voit à la fois les limites et l'apport de notre procédé expérimental du questionnaire écrit en récit libre. Les entretiens à l'oral sont plus précis, contiennent certes plus d'informations et de détails sur le contexte, mais ils ne sont pas tous plus informatifs, car l'oral enrobe et qualifie l'information, bien davantage que le style écrit direct libre qui est celui de notre corpus arbëresh recueilli dans le cadre d'ALBESA, que le lecteur trouvera en annexe de la présente synthèse. D'une certaine manière, on peut dire que notre enquête par écrit en temps de Covid constitue un sondage *expérimental* de l'état des choses de la question arbëresh, en distanciel. La nature succincte des réponses obtenues implique donc, en retour, d'investir davantage dans les méthodes d'analyse, afin de tirer le meilleur parti d'un ensemble d'informations à la fois dense et raréfié. Il est intéressant de noter que cette densification des informations n'exclut aucunement le style de l'expression. Il suffit de lire chacun des trois questionnaires pour percevoir nettement, derrière l'écriture ramassée, compacte, de ces réponses, des personnalités nettement marquées.

1.3. Les entrelacs conceptuels de l'analyse des réponses

Nous entrelacerons au Modèle d'*Écologie de Pressions*, présenté dans l'introduction de ce volume, et appliqué comme angle d'approche pour la synthèse des différents articles, avec un deuxième ensemble de notions, issu des concepts de la *Linguistique du Développement Social* (LDS) : d'une part, les cercles de spatialisation du sujet dans les territoires de ses pratiques langagières et de ses représentations (Agresti, 2018 : 73) ; d'autre part, les notions-clé se référant au complexe langue-culture-identité (*op. cit.* p. 161) : d'un côté, le sous-ensemble axiologique des valeurs symboliques (éthos, principes, mémoire collective, identité), de l'autre, les attachements ou liens multiples du Sujet sur le plan endogène (ex : liens intergénérationnels, systèmes d'*alliance* et de *solidarité*), d'un autre côté, sur le plan exogène, les liens vers l'extérieur, dans tout cadre migratoire, à échelle nationale ou globale. Dans la tension qui mène du plan endogène au plan exogène de ces liens, nous ajouterons le « bouquet » des motivations, tel que le définit Chapoulie (2001 : 75), dans sa synthèse sur la méthodologie de Thomas et Zaniecki (1927) : le quatuor des « désirs » ou « souhaits » (*wishes*) du migrant que sont les (nouvelles) *expériences existentielles*, la *domination* (pour l'exercer ou la fuir), la *reconnaissance* (l'obtenir pour soi ou l'accorder à autrui), la *sécurité* (pour soi et ceux qu'on laisse « au pays »). C'est sciemment que nous attribuons un caractère bidirectionnel à ces notions, initialement conçues de manière unidirectionnelle (rechercher l'expérience, fuir la domination, obtenir de la reconnaissance et jouir de la sécurité).

Dans l'analyse qui suit, nous proposerons une synthèse des témoignages individuels publiés en annexe de ce chapitre, pour cinq localités (quatre dans le Molise, une dans les Pouilles), autour desquels nous ferons tourner, en quelque sorte, comme s'agissant d'un pivot, les autres témoignages recueillis à distance, dont la forme, mais aussi les limites éditoriales du présent ouvrage, ne permet pas l'édition. Le premier témoignage de la série, exemplaire à plus d'un titre, sera décrit et analysé en détail, afin d'en donner une version condensée en français ;

les suivants sont confiés au public, invité à les lire dans leur version originale, en annexe. Afin de contextualiser davantage cet échantillon de témoignages, il s'agit de personnes auxquelles le guichet linguistique arbëresh de Montecilfone et l'association Kamastra ont eu un accès privilégié, pour leur participation de près ou de loin aux activités de revitalisation de la langue : un public motivé, donc, intégré à un réseau travaillant l'action en faveur de la langue pour modifier les pressions qui pèsent sur elle ; certains ont répondu au questionnaire à l'occasion d'un cours d'arbëresh organisé par Kamastra. Ce public était le plus accessible et motivé, en période de pandémie – la crise du Covid ayant eu une incidence décisive sur la conduite du projet ALBESA à l'origine du présent ouvrage. Hormis les spécificités locales, dues notamment à la géographie physique et humaine (Portocannone est excentré, par rapport à Termoli, tandis qu'Ururi, plus proche de ce centre littoral, en dépend, de même que Camponarino relève d'un tropisme littoral, etc.), les témoignages sont hautement redondants, si bien que notre argumentaire ici procèdera en spirale, en épurant au fur et à mesure les redondances, pour tenter de donner une image aussi complète et sobre que possible de cette masse narrative des témoignages recueillis en cinq lieux. Nous tenons à ce tramage conceptuel, notionnel, parce que, comme Maurice Halbwachs en son temps, nous prenons la mémoire collective au sérieux, comme non seulement une trace mémorielle du passé, mais aussi comme une justification du présent et un pronostic sur l'avenir ou le *devenir* (Halbwachs, 1968).

2. L'état des choses et les cercles de *facilité partagée* de la pratique bilingue

2.1. Portocannone⁴

L'informatrice du texte qui figure en annexe est une femme de 56 ans (F56P). L'état des choses qu'elle décrit suit la trajectoire évolutive mentionnée plus haut : de « l'âge d'or » de l'enfance (Q2, 3, 6) à la vie postmoderne, qu'elle décrit avec le détachement que procure la sensation d'un indéniable progrès technique et social, teinté d'un léger scepticisme (Q28) qu'induit son expérience idyllique d'une enfance passée sous le signe de la *gjitania* arbëresh (*fraternité*). Une enfance marquée par les promenades en famille dans les collines ou les abords du fleuve Biferno, nervure du Molise, par la récolte des tomates, des melons, la cueillette des figues. Les rives du fleuve pullulaient de petits animaux et d'oiseaux – on aurait dit la forêt amazonienne. On grimpeait sur les arbres pour dévorer les figues et les poires et chercher les nids d'oiseaux – chardonnerets, rossignols, passereaux. On rentrait de la campagne chargés de fruits, épuisés d'une saine fatigue. Les vieux balcons de pierre étaient chargés de vases fleuris, au-dessus de l'escalier, chargé d'enfants et de femmes affairées à bavarder. Les parents étaient originaires des Pouilles, de Bari (le père, tailleur : *sarto*), la mère de Portocannone, tous deux les derniers nés d'une famille de sept enfants. Un frère vit à Bologne, où il a eu deux enfants, qui ont appris quelques mots d'arbëresh. « Une vie simple, partagée dans la fraternité (*gjitania*) » caractérisait cette époque, dans les souvenirs de ce témoin. Pas d'envie ni de rancœur, et toujours prêts à se rendre des services en cas de besoin, dans le quartier de *Sqinet*, dont les rues convergeaient vers la place centrale. Aux randonnées dans la campagne, si chargées en découvertes et en activités physiques, faisaient pendant dans le centre-ville les longues promenades d'un pas tranquille tout le long du *Corso* – la *via Garibaldi*. Le dimanche, le paysage urbain était densément peuplé, chacun vaquant à ses occupations : les hommes, jouant aux cartes ou au Loto dans les bars de la Place Skanderbeg, les femmes se rendant à l'église de Saint Pierre et Saint Paul, où elles allaient rejoindre les sœurs de l'Oratoire pour apprendre à broder, ou aux réunions de l'*Azione cattolica*. Au milieu de la place centrale, la fontaine, avec cette présence constante des poissons rouges. L'activité principale était

⁴ 2420 habitants au 30 novembre 2019 ; en arbëresh, *Portkanuni* (littéralement « La Porte de la Loi »).

l'agriculture. Le bourg était constellé de boutiques d'artisans : tailleurs, forgerons, menuisiers, presseurs d'huile, échoppes d'alimentation, cordonniers, etc. Le jeudi était le grand jour du marché, sur la place principale.

Le bourg est divisé en quatre quartiers : *Sqinet*, *Çapra*, *Bivi* (il *Bivio* « le carrefour »). La mairie est encore au premier étage d'une maison ordinaire – elle sera déplacée plus tard dans un édifice *ad hoc*, dans le bâtiment Manes, place Skanderbeg. On accouche encore dans les mains d'une sage-femme, qui a fait naître le témoin et ses frères. On se souvient encore d'un guérisseur, qui vivait *via Roma*. Les sobriquets sont encore en usage : *Pustier*, pour un facteur, *Marënar* pour un marin, *Deti*, *Dindamar*, *Comeqanj*, *Ndoni krishtit*, *Podestât*, etc., qui sont autant de signes de reconnaissance par l'activité ou la filiation, sur un registre de familiarité. Le calendrier cérémoniel est chargé (Toussaint, Immaculée Conception, Saint Joseph, Pâques, Ascension, Pentecôte, Corpus Domini avec procession dans les rues du bourg, Saint Antoine). A Noël, dans le quartier de *Borgo Constantinopoli*, chaque année est montée une crèche vivante ; le 5 janvier, les enfants passaient encore de maison en maison pour demander des bonbons, la veille de l'Épiphanie. Le 17 janvier, c'étaient des groupes de personnes de tous âges qui frappaient aux portes en chantant la chanson de *Sant'Antonio Abate* pour solliciter quelques sous et quelques agapes. Durant la période du carnaval, la procession des chars, le bûcher et la fête sur la place centrale. La célébration la plus marquante était vouée à la Madonna di Costantinopoli, le mardi d'après la Pentecôte et après le lundi de la course des chars (comme à Ururi). L'office religieux se déroulait en italien ; l'église était dotée d'un chœur polyphonique du plus bel effet, auquel le témoin a participé durant dix ans, ce qui lui a permis d'apprendre une foule de chants liturgiques et de la piété populaire. Ces festivités consolidaient les bonnes relations de voisinage, la solidarité, mais aussi le système de *valeurs* et l'*identité*. Comme l'a suggéré Matteo Mandalà dans sa contribution au présent ouvrage, de multiples indices dans ce témoignage convergent pour montrer le fort pouvoir d'assimilation de l'Église, confortant la stratégie collective d'intégration de la population arbëresh.

Cette vision de l'*état des choses* relève de ce que nous avons appelée « l'Arcadie arbëresh » : l'âge d'or d'un passé communautaire d'une grande densité sociale, marqué par la solidarité, la *gjitania*, qui assure et renforce les liens sociaux, avec le soutien institutionnel des instances religieuses, confirmant les valeurs, les principes et l'identité locale – que conforte également la langue, que même les migrants d'autres régions, venus s'installer au pays, s'efforcent d'apprendre. C'est un vécu qui fourmille d'expériences sans cesse renouvelées, lors des randonnées en campagne, d'un sentiment de sécurité et de reconnaissance sociale, dans le microcosme. C'est une société ouverte, pour quiconque vient travailler dans la sphère des services au monde agricole, comme l'artisanat. Mais ce vécu fait abstraction des pressions qui pèsent sur le monde rural, notamment sur le système agraire de l'époque : le manque de terres à se partager entre multiples héritiers des familles nombreuses du monde paysan, qui a déjà drainé de nombreux jeunes paysans de la région de Campobasso : vers l'Argentine, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, puis vers l'Australie⁵. Après 1951, la population de Portocannone passe de 2864 habitants à 2706 en 1961, puis à 2423 en 1971 – après quoi, elle restera stagnante autour de 2500 habitants⁶ –, un déclin démographique indiquant la permanence de l'exode rural, après la période relatée ici par le témoin.

La modernité investit Portocannone entre les années 1950 et 1960, lors du boom économique en Europe, avec une amélioration nette du niveau de vie : fin des années 1960, on asphalté les rues, de 1970 à 1980 on implante les conduites de gaz méthane. Les femmes, qui

⁵ Cf. le témoignage d'Anna Maria Martella, du bourg croatophone molisain voisin d'Acquaviva Collecroce (Agresti *et al.*, 2019 : 174).

⁶ Toutes les indications démographiques concernant les localités étudiées proviennent des pages Wikipedia en italien les concernant, qui fournissent des courbes d'évolution démographique par tranches de dix ans (sauf durant la Deuxième Guerre mondiale) depuis le milieu ou la fin du XIX^{ème} siècle.

se partageaient entre les travaux domestiques ou agricoles commencent à accéder au travail et à des professions diplômées, comme enseignantes. Dans les années 1960 et 1970, le centre industriel de Termoli, notamment autour de l'usine FIAT, constitue un bassin d'emploi qui rayonne sur toute la région du Bas Molise. Y sont associées les activités artisanales du textile, du travail du bois, de la carrosserie, des garages et des équipements automobiles, etc. C'est l'occasion d'élargir le champ des nouvelles expériences, tant en termes de carrières que de trajectoires de vie, dans un espace de vie élargi, qui fait de Portocannone l'un des satellites de la ville littorale de Termoli, centre éminemment attractif par son poids démographique, ses équipements industriels, commerciaux et touristiques. Un autre espace pour rechercher sécurité, reconnaissance, mais aussi pour échapper à des formes de domination familiale, patriarcale, pour la jeunesse (du moins, c'est là notre interprétation). Sa population totale était de 10 044 habitants en 1951, et elle était en 2018 de 33 593. Le basculement est patent dès 1971, où la population est de 15 659 habitants, puis 22 849 en 1981, 28 552 en 1991. L'ascension était en cours depuis le milieu du XIX^{ème} siècle, mais elle progresse selon un rythme malthusien jusqu'en 1936 (7574 habitants), pour bondir à un rythme de centre économique directeur après la guerre.

Cette industrialisation, à la périphérie du bourg, et l'émergence d'infrastructures ainsi que l'amélioration des conditions économiques, la diversification des métiers, sont autant d'actions externes exerçant une *pression* sur les *besoins*, les *intérêts*, mais aussi les *valeurs* et les comportements sociaux (y compris la consommation) des habitants. Deux mondes coexistent, car jusqu'à la fin des années 1960, on voit encore des chevaux servir de bêtes de trait, et être abrités dans des remises servant d'écuries, tout comme certains élèvent encore des poules et des dindons en ville ; dans les fermes, on élève encore des porcs pour la consommation familiale. L'émigration a commencé à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle, vers l'Amérique du Sud et les États-Unis. Après la Seconde Guerre mondiale, les destinations principales deviennent la Suisse, l'Allemagne, le Canada, l'Angleterre, la Belgique. Bien que le père de F56P ne parlât pas arbëresh, mais une forme d'italien régional des Pouilles, elle a appris l'arbëresh étant enfant – les mariages mixtes n'empêchaient pas la transmission de la langue minoritaire locale, malgré sa grande distance structurale avec la langue officielle. Fréquentant l'école primaire et secondaire à Portocannone, elle ne se souvient pas qu'aucun élève ait été puni pour avoir parlé arbëresh à l'école, mais elle se souvient que les enseignants interdisaient l'usage de la langue, afin d'éviter que le bilinguisme ait un effet nocif sur l'apprentissage de l'italien. Certains élèves refusaient ostensiblement de parler arbëresh, selon une logique de classe sociale. Au collège, certains enseignants manifestaient leur mauvaise humeur, tant vis-à-vis de l'arbëresh, que de leur propre origine arbëresh. Cela n'a pas empêché F56P de parler sa langue maternelle tout au long de sa vie, sans complexe. Pour elle, l'arbëresh remplit la sphère émotive, la pensée (le langage intérieur), la culture et la tradition locale – les deux premiers cercles de spatialisation anthropolinguistiques de la LDS (cf. Agresti, 2018 : 59-60). On voit donc que la *facilité partagée* se limitait surtout à un premier cercle, celui de l'espace intime, familial, mais que la *facilité partagée étendue* était surtout l'apanage de l'italien – scolaire et régional –, dès le cercle famille-amis, pour se prolonger dans tous les cercles publics formels. La *situation* (ou *état des choses*) diglossique (diglossie de Fishman), avec l'*idéologie* du bilinguisme soustractif qui lui est inhérente, est donc confirmée, en tant que statut de l'arbëresh, tant sur le plan local que national.

Pour F56P, l'arbëresh n'est pas seulement une langue, mais une manière d'être, un savoir-être (la sphère des configurations relationnelles, quatrième spatialisation de la LDS (cf. Agresti, *op. cit.* : 62-65). Selon elle, l'arbëresh diffère de l'albanais balkanique ou standard par le vocabulaire et la prononciation (lexique et phonologie), davantage que par la structure – ce point est important, car il s'agit d'une représentation épilinguistique tout à fait correcte, pour le linguiste. Par exemple, les emprunts turcs ont creusé la distance, suite à l'exode à partir du

XV^{ème} siècle, de même que l'isolement géopolitique et l'autarcie socio-économique durant la dictature communiste en Albanie. Sa vision embraye là sur le cinquième cercle de spatialisation (les configurations socio-territoriales, à échelle transnationale ; cf. Agresti, *op. cit.* : 66-69). Elle suggère que la survie de l'arbëresh comme langue vivante se trouve dans sa pratique quotidienne (la *facilité partagée*, dans les cercles définis plus haut), mais aussi par transmission familiale – à cette fin, une conscientisation des parents pour déstigmatiser la langue, et donc normaliser son usage social, est nécessaire. Un travail *idéologique* (retourner la diglossie) aussi bien qu'*axiologique* (révoir la table des valeurs accordées aux hiérarchies de statuts des langues en présence sur le territoire) est donc nécessaire. Selon elle, le progrès technique et social est inexorable, et ne peut se faire qu'en détruisant une partie des choses du passé. Le solde net est, du point de vue des premiers cercles de spatialisation du Sujet, une nostalgie de la qualité ancienne des rapports humains. On reste enfermés chez soi devant les chaînes câblées, ou absorbés par les réseaux sociaux, plongés dans son smartphone, générant de l'égoïsme et de l'égoïsme. Cette remarque est intéressante, car elle suggère une évaluation négative de la dégradation du tout premier cercle de spatialisation : celui de l'intime, d'Ego, qui n'est plus tant tourné vers la collectivité, vers autrui, que vers soi-même. L'*état des choses* postmoderne rebat les cartes de la relation du Sujet au groupe et aux cercles les plus larges de socialisation, dans une logique non plus expansive, en extension (donc, centrifuge), mais de repli, de contraction de la spatialisation du Sujet (donc, centripète), de manière paradoxale, puisque l'ouverture au monde que suppose la connexion sur les réseaux Internet, par l'expansion illimitée des relations et des spatialisations sociales et relationnelles, s'avère un processus de contraction de l'espace social réel – une solution de continuité avec la mémoire de la collectivité arbëresh du passé. Sur la question de l'évaluation des mesures adoptées par les décideurs politiques en faveur de la continuité de l'arbëresh (Q29), son argumentaire procède en cascade des cercles les plus larges de spatialisation (l'Union Européenne) aux cercles allant vers le cœur de l'aire où il se pratique (échelles régionale et locale), pour rappeler que les lois et dispositifs juridiques ne manquent pas (la dimension *de jure*), mais que tout est laissé à la bonne volonté de quelques-uns (*molte volte tutto è lasciato alla passione di pochi*). Il manque dans le Molise, selon elle, la pérennité, la création de bases solides pour une reconnaissance *de facto* ; les investissements n'ont pas suivi, dans ce domaine. Est-ce là une manifestation de l'extension du domaine d'action ou de prégnance de la diglossie ? Car après tout, tout se passe comme si l'arbëresh ne valait pas assez pour qu'on prenne vraiment les mesures nécessaires, dans tous les espaces de socialisation et de relation. La réponse à la question 30 (Q30) montre également la cohérence des représentations de ce témoin : les différences dialectales entre les quatre localités arbëresh du Molise n'opèrent qu'au niveau du lexique et de la grammaire, mais non au niveau de la structure de la langue – là encore, elle rend compte de manière exacte et succincte de la complexité apparente de la variation de surface de la langue, à l'échelle du cinquième cercle de spatialisation (cf. *supra*). Pourquoi la langue disparaît-elle (Q31) ? Parce que la transmission ne s'est pas faite entre générations, ici comme dans les autres localités du Molise. Tôt ou tard, on en verra les conséquences, quand ceux qui le parlent encore s'éteindront, sans avoir transmis.

C'est donc les deuxième et troisième cercles de spatialisation qui sont ici concernés – le troisième cercle étant celui du développement personnel et relationnel dans le temps, à l'échelle de la trajectoire d'une vie humaine (Agresti, *op. cit.* : 60-62). Quant à elle, sa traversée de ce troisième cercle, celui de l'existence, de la naissance jusqu'à présent, a maintenu sa compétence bilingue intangible – du moins le déclare-t-elle. Elle a observé dans ce processus que les locuteurs n'ont cessé d'hybrider l'arbëresh avec l'italien : cette miscégénération a pu avoir un effet délétère sur la continuité et la transmission de la langue. La langue a perdu une partie de sa mémoire, puisque les locuteurs ont substitué une partie de son lexique hérité, ancré dans les réalités locales, à des termes issus de la langue dominante. Enseigner l'arbëresh à l'école serait un premier pas (Q33), mais cet apprentissage resterait inefficace si on ne donnait pas à la langue

une extension hors de l'espace de socialisation scolaire, au-delà de la visée instrumentale de la langue, en tant que matière. Il faudrait (pouvoir) la parler partout où elle est comprise des interlocuteurs – *facilité partagée étendue* –, dans le plus de cercles de socialisation locale : famille, école, amis. Il faudrait travailler sa compétence dans tous les registres d'usage : lire des poèmes, des nouvelles, des contes, pour élaborer et cultiver son vocabulaire, le complexifier, et ne pas se contenter d'un usage prosaïque (Q34). Dans les termes de Chapoulie, cela reviendrait à neutraliser la *domination* que constitue l'assimilation et l'acculturation, concevoir la langue non seulement comme une pratique mais aussi comme une *expérience existentielle* et un champ de *nouvelles expériences*, s'y sentir en *sécurité* (à l'opposé de l'insécurité linguistique propre à l'état des choses diglossique).

Tout cela implique, en amont (le champ du politique et du juridique) aussi bien qu'en aval (le champ des pratiques langagières) une *reconnaissance* qui ne soit pas seulement un paraître ou une convenance affichée, *de jure*, mais une praxis désinhibée, légitime, au quotidien, avec un réinvestissement du Sujet. F56P demande également un engagement et une présence, surtout, bien plus massifs et décisifs sur le terrain, des acteurs du développement linguistique local et régional. On ne peut se contenter de prêcher en faveur de l'usage de la langue si, de son côté, on se contente d'une simple posture intellectuelle, sans soi-même la parler ni la transmettre. Des financements majeurs sont requis pour tout un éventail d'initiatives, comme les cercles de lecture en arbëresh, de manière mutualisée entre localités où la langue est encore parlée (Q35). La perte de la langue est due à l'appauvrissement de la vie communautaire, du vivre ensemble, à travers l'exode rural des jeunes vers les grandes villes pour y étudier et y trouver du travail, le retour impossible de ces générations, à l'immigration de personnes d'autres pays de l'UE ou d'ailleurs – pour qui dans l'état actuel des choses la langue locale n'a guère de pertinence faute de *reconnaissance* et de par sa situation *dominée* –, la chute de la natalité, qui sape la régénération par transmission familiale. Tous ces facteurs ne cessent de conduire à une réduction toujours plus intense du nombre de locuteurs et, à terme, à la disparition de la langue de l'espace social – tous cercles de socialisation confondus (Q36).

Comparons cela avec les réponses d'une autre informatrice, F59P, qui se trouve davantage en position d'acculturation, car aucun de ses parents n'était arbëresh, et qui nous dit peu sur sa compétence linguistique bilingue, tout en laissant penser qu'elle n'ignore pas la langue. Elle ne nous dit rien de son enfance – sa première réponse se situe à hauteur de Q10, pour nous dire qu'elle a jadis entendu parler des sages-femmes. Pas d'Arcadie, pas de *mémoire* déclarée. De son point de vue, seule l'agriculture s'est améliorée, depuis son enfance. Si beaucoup de gens ne parlent plus arbëresh, « c'est qu'ils n'y tiennent pas plus que ça » (*non ci tengono abbastanza*). Cette position de scepticisme n'est pas à négliger. Même son mutisme, sur la plupart des questions, est une contribution en soi – car tous les participants de l'enquête sont motivés, dans le cadre d'une communauté de pratique en faveur de la revitalisation de la langue.

Cette posture contraste nettement avec celle de F51P, dont les deux parents étaient arbëresh, et particulièrement fiers de l'être : *orgoglosissimi di essere arbëreshe* (Q4). Elle a appris la langue depuis l'enfance, et ne l'a jamais abandonnée, malgré des résidences successives à Bologne, Pescara, Chieti, Ferrara. Elle se souvient avec une grande précision de berceuses et de comptines en arbëresh (Q5). Selon elle, les changements survenus à Portocannone depuis son enfance sont frappants : le dépeuplement est devenu patent et drastique (*di recente, lo spopolamento è molto evidente e feroce*) (Q6). Elle énumère en arbëresh les quatre quartiers du bourg : *skijënet, ciapprat, kiaza, uda bivit* (Q7). Non seulement elle se souvient de l'existence de médiateurs, en cas de conflits sociaux, mais aussi de provocateurs (*istigatori*) (Q12), ce qui est un indice d'une conscience des conflits sociaux, qui contraste avec la vision en termes d'Arcadie, et nous rappelle qu'aucun des équilibres dont on puisse se souvenir, sur le plan agraire, notamment, n'a été acquis sans luttes sociales. Elle

confirme que les festivités des fiançailles avaient lieu chez les parents de la fiancée, selon une logique matrilocale (Q14). Le recul des activités agricoles est aussi dû au recul des surfaces cultivables : nombre d'oliveraies et de vignes ont disparu au profit des constructions : l'agraire est devenu foncier.

Ces trente dernières années, Portocannone a augmenté considérablement sa surface urbaine ; le tout-à-l'égout date des années 1950, mais il a commencé par le travail artisanal d'un groupe de maçons réunis en coopérative, dès 1949 – là encore, on voit la trace de l'action sociale « de par en bas » (Q15). Le premier téléphone public à pièce est installé en 1952-1953, l'eau courante en 1952 dans le bourg, en 1953 dans les maisons, et avant, on allait chercher l'eau au puits ou à Campomarino, où elle provenait d'un fleuve situé dans les Pouilles (Q16). Outre les métiers agricoles et artisanaux cités par F56P, ce témoin mentionne les métiers de berger, de charron, de fabricants de paniers en osier, et le tonnelier (*vraharin* < *vuz* 'tonneau') (Q17), qui tenaient leurs échoppes dans le centre historique du bourg (Q18). Le paysan labourait avec une charrue à versoir (*pramenda*), tirée par un seul cheval ; le témoin détaille le lexique des animaux de trait : *pela* 'jument', *kalli* 'cheval', *adijuri* 'âne', etc. (Q19). Il n'y avait pas de métiers itinérants : l'artisanat était stable et local. L'émigration était orientée vers les États-Unis, le Canada, le Venezuela, l'Argentine, l'Allemagne et, en Italie, Milan, de manière variable (Q22). Elle a appris l'arbëresh et l'italien dès sa plus tendre enfance ; elle ne se souvient pas qu'aucun enfant ait été puni à l'école primaire et au collège pour avoir parlé arbëresh, mais elle se souvient d'une pointe d'ironie au lycée entre les élèves à ce sujet, sous forme de ritournelles (Q23). Il lui arrive de rêver en arbëresh, et elle pense indifféremment dans les deux langues (Q25). Pour elle, l'arbëresh représente le sens de l'appartenance à la famille, à son village, à ses origines ; elle sait que l'albanais d'Albanie en diffère quelque peu (Q26). Elle sent nettement les différences entre les variétés dialectales du Molise, dans la prononciation des mêmes mots, dans l'accentuation, et un peu dans le lexique (Q30). Elle sait qu'à Santa Croce di Magliano ou à Palata, la langue a disparu, bien qu'il en reste des traces dans de nombreux patronymes (Q31). Le bilan de ce témoin au sujet de l'action en faveur de la langue est mitigé : les « guichets linguistiques » sont certes un dispositif riche de potentialités, mais leurs initiatives ne font pas toujours consensus, et surtout, ils sont sous-financés, ce qui rend leur activité discontinuée, et compromet leur efficacité (Q33). Elle pointe également les contradictions entre ce qui est prévu par la loi (*de jure*) et le manque d'action et de décision (*de facto*) : il faudrait que l'arbëresh soit présent dans les médias régionaux (par exemple avec un journal télévisé quotidien dans cette langue), sur les ondes radio ; il faudrait renouer avec le théâtre en arbëresh (Q34-35) : autrement dit, la langue n'est pas audible ni visible ni lisible dans l'espace public (le cinquième cercle de spatialisation de la LDS).

Enfin, selon elle, la cause de la perte de la langue est à rechercher dans un manque de motivation pour la parler au quotidien dans les familles, mais aussi dans une reconfiguration des deuxième (la famille) et troisième (la trajectoire de vie et des relations sociales au cours de la vie) cercle de spatialisation : désormais, les anciens passent plus de temps à communiquer avec les aides-soignants (souvent de l'extérieur) qu'avec leurs propres enfants et petits-enfants (Q36). La perte du lien entre ascendants et descendant rompt la *facilité partagée*, même vernaculaire ; les *compétences* bilingues se cloisonnent, avec une compartimentation du temps social de chaque génération, centrée sur d'autres réseaux de communication, et d'autres formes de *facilité partagée étendue* (en italien, en anglais, etc.). Bien que le format de ce questionnaire par écrit soit très contraignant, laissant peu de place au développement des idées, on voit combien il permet pourtant à un témoin aussi précis – et réaliste – et compétent dans la langue, d'identifier des tendances fortes expliquant le déclin de la langue, en tous points compatibles avec le modèle des cercles de spatialisation de la LDS et de l'*Écologie de Pressions*.

F66P apporte le point de vue d'un monolinguisme arbëresh dans sa petite enfance, puis d'un bilinguisme acquis par scolarisation – qui se faisait au domicile des enseignants, avant que

ne soit construite l'école. Ceux-ci maîtrisaient l'arbëresh et en faisaient un usage pédagogique, notamment pour expliciter des subtilités de l'italien, comme la différence entre *kur = quando* 'quand' vs. *sa = quanto* 'combien' (Q23-24). Elle déclare l'arbëresh comme la langue de son langage intérieur (premier cercle de spatialisation) : *pensare [in arbëresh] quasi sempre, sognare a volte*, « penser en arbëresh toujours, rêver en arbëresh oui, parfois » (Q25). Selon elle, la solution pour l'avenir de la langue serait de transmettre une langue de qualité aux enfants. Sa maîtresse d'école disait : *un buon arbëresh è meglio di un italiano sgrammaticato*, « mieux vaut parler un bon arbëresh qu'un italien écorché » (Q27). Il faudrait encourager tout un chacun à le parler, y compris ceux qui ne le parlent pas encore ou ne le parlent plus – ce qui revient à appeler de ses vœux une nouvelle *facilité partagée étendue* en arbëresh (Q34). La mémoire de l'Arcadie est présente dans son témoignage : autrefois, on ne fermait pas à clef les portes des maisons ; si une personne inconnue entraît, on lui servait d'abord un verre d'eau à boire, avant de lui demander son nom. Aujourd'hui, la méfiance règne, même si l'esprit de solidarité d'autrefois est encore préservé dans les petits villages (Q28). À l'école, on apprenait encore l'histoire de Skanderbeg (*Gjergj Kastrioti Skënderbeu*) et de la venue des Arbëresh en Italie (Q35). Les enseignantes du collège disaient que l'arbëresh présentait un avantage par rapport aux dialectes italo-romans, car le contraste de structures avec l'italien permettait de mieux apprendre un italien correct, sans interférences dialectales (Q35-36) – débat bien connu des sociolinguistes, au sujet des langues par distance (*Abstand*) vs. par construction (*Ausbau*), cf. Kloss (1967).

F65P a quitté Portocannone à l'âge de 19 ans pour vivre à Rome, où elle a fait des études universitaires. Ayant appris la langue dans son enfance, elle représente le point de vue d'une personne transplantée, mais qui a gardé une haute estime pour sa culture natale, notamment pour les *valeurs* (l'éthos, l'axiologie) incarnées par ses parents (Q4). Sa compétence linguistique reste cependant purement orale (elle déclare ne pas savoir le lire ni l'écrire [Q5]), à la différence d'autres témoins, comme F51P, qui a souvent fait un usage précis de mots et de phrases en arbëresh dans ses réponses au questionnaire. Ses souvenirs d'enfance sont en tous points semblables à ceux que nous venons de lire précédemment : une Arcadie, dont le souvenir des jeux d'enfants et de la densité des relations sociales est le plus beau fleuron (Q6). Son souvenir des noms de quartiers diffère légèrement des précédents : *Croi Lux (Il Pozzo Lux)*, *Ciapprat*, *Te Villa*, le quartier où vivaient les religieuses, *Te Crichiat* aux abords du cimetière, « la place où se déroulaient les fêtes paysannes », « la petite place où se tenait le marché du jeudi ». Elle se souvient des rebouteux, parce qu'elle avait des problèmes d'épaule ; elle se souvient aussi de la fontaine du village, où on allait chercher l'eau (Q9). Sa chronologie de l'arrivée de la modernité est tout aussi précise que dans les réponses des autres témoins : 1956 pour l'électricité, 1965 pour l'eau courante, téléphone et télévision à partir des années 1970 (Q15). L'arbëresh était parlé à la maison (*facilité partagée vernaculaire* : [Q22]).

F67P est née et a vécu une grande partie de sa vie en Toscane, revenant chaque été à Portocannone, et finissant par s'y installer, dans la maison des grands-parents paternels. Ses parents, qui avaient migré vers le nord pour le travail, ont toujours cultivé l'amour envers le pays, et l'amitié avec les gens restés sur place. La famille participait aux courses de chars du lundi suivant la Pentecôte, et restait attachée aux traditions – dont la cuisine molisane (Q4). *Si viveva molto nel vicinato* « on fréquentait beaucoup les voisins » (Q6). On voit là que les deux cercles proches de spatialisations les plus proches d'Ego (la famille, mais aussi le réseau des amis et du voisinage) peuvent se préserver, être suspendus puis réactivés périodiquement, notamment à travers les festivités collectives, permettant une *nostos* (νόστος) heureuse, à l'échelle de l'existence, avec le retour au moment de la retraite. Cependant, la transmission de la langue minoritaire s'en est ressentie : elle a d'abord appris l'italien, puis « un peu d'arbëresh » (Q23) ; *non ho il possesso della lingua* « je ne maîtrise pas la langue » (Q25). Sinon, la population locale parlait italien et arbëresh, mais elle se souvient que ses cousins,

restés au pays, avaient du mal à parler italien (Q24). L'arbëresh, pour elle, *rappresenta le radici della mia famiglia* « représente les racines de ma famille » ; elle a eu l'occasion de comparer l'arbëresh avec l'albanais standard, et en a conclu que, même si la langue n'a été rendue officielle en Albanie qu'en 1908, c'est une langue *ben strutturata* « bien structurée » (Q26) ; quant aux variétés d'arbëresh du Molise, elles diffèrent peu entre elles, par quelques mots et locutions, et restent compréhensibles (Q30). Elle approuve le travail des « guichets linguistiques » locaux, et regrette que les décideurs politiques, au-delà du niveau local, ne font rien pour la langue minoritaire (Q7 et 29). Selon elle, la perte de la langue est due au fait qu'elle est peu parlée hors de la communauté d'origine (le confinement dans la *facilità partagée de proximité, non étendue*) (Q36).

H24P représente un autre cas d'acculturation partielle, par la vie partagée entre ailleurs et le pays natal, tout en ayant gardé un fort attachement à la langue et à la culture locales. Il est né à Rome, et il vit à Portocannone depuis huit ans seulement ; ses parents et ascendants sont arbëresh du côté matrilinéaire, tandis que du côté patrilinéaire, sa famille est calabraise (Q4). Bien qu'il en garde un souvenir diffus, les noms des quartiers sont *Le Tre Croci* 'les trois croix', *Ciaprat*, *Skinet*, *Quaça*, *Nova Yorca* (Q7). Les sobriquets dont il se souvient sont *Trpet*, *Diendammar*, *Tupanaro*, *Chezzo*, *Trumbon*, *Lolino*, *Pacchianella*, *Coçmadë*, *Coçaliscio* – par conséquent, un répertoire en partie italianisé, en partie arbëresh (Q11). Il a d'abord appris l'italien – l'arbëresh est langue seconde (L2), pour lui (Q23). Il lui arrive de penser en arbëresh, notamment quand il suit des cours de langue (Q25). *L'arbëresh rappresenta il mio passato* « l'arbëresh est la langue de mon passé » ; selon lui, l'arbëresh diffère de l'albanais « moderne » par l'orthographe et par les mots techniques (Q26). Au sujet de la revitalisation de la langue, il pense que les « guichets linguistiques » sont une solution, associés aux initiatives des administrations communales (Q35). Il pense que c'est le manque de transmission de la part des parents, ainsi que le manque d'intérêt des jeunes envers l'arbëresh, qui cause la disparition de la langue : les jeunes considèrent que l'usage de la langue hors du pays natal étant impossible, elle perd en intérêt – on retrouve là encore ces *pressions* sur les pratiques langagières que sont l'*intérêt*, les *valeurs*, qui interagissent sur la *facilità partagée*, devenue peau de chagrin, et s'éloignant de tout horizon de *facilità partagée étendue*.

On voit combien chaque nouveau témoignage apporte des éléments contrastés, par rapport au pivot narratif que constitue le résumé des réponses détaillées de F56P. On voit s'appliquer les cercles de proximité et de distanciation (ou cercles de spatialisation) du Sujet individuel en relation avec le corps social, à différentes échelles (locale, régionale, interrégionale, transnationale). L'essentiel du décor étant désormais planté, nous laissons le lecteur se familiariser avec chaque témoignage-pivot en annexe, autour duquel nous allons faire tourner des résumés succincts, mais reprenant les points névralgiques des témoignages, pour les localités molisanes d'Ururi, de Montecilfone et de Campomarino, ainsi que de Casalvecchio di Puglia, dans les Pouilles. Par souci d'économie, ce « tour de table », cette fois, devra faire abstraction du texte en annexe, afin d'éviter toute redondance dans les limites de cette synthèse.

2.2. Ururi

Ururi (arb. *Rùri*) est une commune de 2 586 habitants en 2019, située à 60,4 kms du chef-lieu du Molise, Campobasso. Sa configuration est longitudinale, d'un seul tenant, selon une division entre les segments de *Drelart* et de *Dreposht* (selon F71U). C'est en 1951 que commence le décrochage démographique, faisant passer la population d'une croissance constante, jusqu'en 1951, de 4 659 habitants, à 3 799, pour décroître ensuite de manière régulière. Tout comme notre témoin-pivot précédent de Portocannone, F76U est née à Ururi, mais n'y a vécu que jusqu'à l'âge de 14 ans – pourtant, ses souvenirs sont d'une très grande vivacité et, à bien des égards, exemplaires du sentiment de communauté. Elle est partie étudier

à Rome et à Pescara, et ne rentrait à Ururi que pour les vacances d'été, tout comme les deux derniers témoins cités, de Portocannone. Elle n'est revenue s'installer dans la région qu'à la mort de son père, en 1968, pour travailler dans une agence bancaire à Termoli, en 1972, où elle vit encore aujourd'hui – là encore, un parcours de *nostos* avec retour au pays, caractéristique de cet échantillon. Elle se souvient du premier jour où son père l'a emmenée avec ses frères pour la première fois en calèche. Elle contemplait avec fascination le bord de mer. Les pêcheurs louaient alors leur maison, pour s'installer le temps de la saison touristique dans le local qui leur servait de réserve à filets et à outils de pêche. C'était alors le mode de vie des gens du pays, afin d'améliorer leur condition – et elle a pu en effet observer, au gré de ses villégiatures estivales, combien Termoli a prospéré au fil des ans. Les marins pêcheurs ont développé leurs activités et la commercialisation de leurs produits de la mer, pour rehausser le niveau de vie de leurs familles. La maison familiale d'Ururi est encore habitée par son petit-fils – une grande maison, lumineuse, confortable, avec salle de bain, le tout à l'égout et un jardin avec des arbres fruitiers, où elle allait cueillir avec ses frères des figues, avec un quignon de pain. Son père était « entrepreneur agricole » – là encore, la mémoire de l'Arcadie d'une enfance arbëresh. On retrouve chez elle aussi l'attachement profond aux *valeurs* (l'axiologie), et une tradition familiale qui entretient les relations et solidarités locales, en dépit de l'exode ailleurs : son père continuait même de cultiver la vigne pour régaler les voisins et les amis au pays, en signe d'intégration locale, à la fois dans les deuxième et troisième cercles de spatialisation de la langue et des habitus. La principale fête du village était celle du saint patron local – appelée « fête du bois de la croix ».

La course de chars (*la carrese*, en italien) en était le moment central (pour nous, il s'agit d'une *action* collective cyclique, dont la *pression* s'exerce sur l'*état des choses*, renforçant la solidarité et les *valeurs* communautaires) : une course de chars tirés chacun par deux ou quatre bœufs, qui s'étend sur quatre kilomètres. Les chars se présentaient tout d'abord devant l'église afin de recevoir la bénédiction, avant de se réunir sur la ligne de départ. La course est une épreuve de force. Le char qui parvient le premier à hauteur de la *Chiesa madre* remporte la course. Le char vainqueur est celui qui aura l'honneur de porter la figure du saint en procession. Cette coutume est connue dans quatre localités différentes, lors de la fête du saint patron. Trois sont situées dans le Molise (Ururi, San Martino in Pensilis et Portocannone), et une dans les Pouilles (Chieti). Tous, sauf San Martino, sont de langue arbëresh. À Larino, en revanche, le jour de la fête du saint patron, aujourd'hui, il y a une simple procession de chars tirés par des bœufs. D'après les sources érudites, c'est pourtant dans ce village non alloglotte qu'il faut chercher les origines de ce rituel, en hommage à son saint patron : San Pardo. À l'origine, cette coutume simule le transfert du corps du saint depuis le monastère de San Felice, vers l'église de Santa Maria, si bien qu'on ne peut attribuer l'origine du rite qu'à Larino et San Martino. Larino serait le village pionnier, avec la figure de San Pardo, suivie ensuite de celle de San Leo, quelques siècles plus tard, avant que les trois villages arbëresh ne s'approprient la coutume, la reprenant à leur compte. On voit ici l'interpénétration multiculturelle entre communautés alloglottes et romanophones du sud, la mutualisation d'une tradition et d'une mémoire, en quelque sorte.

Les autres participants ont plus spontanément utilisé l'arbëresh dans leurs réponses qu'à Portocannone. Les indices d'une plus grande longévité des figures communautaires traditionnelles, comme les guérisseurs et les médiateurs, sont également plus présents, chez les témoins plus âgés. F56U par exemple, se souvient du *paciere* 'médiateur' ; l'office religieux était célébré en latin – plus tard, en italien, avec des alternances codiques en arbëresh. La célébration des mariages prenait une véritable teneur collective (notamment le « jour du lit nuptial »). Elle se souvient de la figure de l'*acquaiolo* 'porteur d'eau'. Elle n'était pas d'extraction paysanne, mais l'arbëresh était la langue de la maison, tandis que l'italien était la langue de l'école et de la télévision. Sa réponse à Q25 cristallise de manière saisissante la

répartition des espaces de socialisation et de pratiques langagières – l’ancrage local – : elle rêve en arbëresh si la scénographie du rêve se déroule à Ururi, mais en italien, si elle se déroule à Milan. *L’arbëresh è la mia essenza, il pensiero puro è in arbëresh ; attuo sempre un sistema di traduzione* « l’arbëresh est mon essence, la langue de mes pensées profondes ; j’applique toujours un mécanisme de traduction » (Q26). *Esisteva il vicinato gjtania (sic), una sorta di fratellanza e condivisione totale con l’intero quartiere. Il progresso ha reso tutti più individualisti* « on pouvait compter sur le voisinage, la *gjtania* : une sorte de fraternité et de partage étendu à l’échelle de l’ensemble du quartier. Le progrès a rendu tout le monde plus individualiste » – bel exemple ici d’axiologie du partage, de la solidarité, du don et du contre-don, du moins de la centralité de cette représentation dans la mémoire collective (Q28). Doit-on opposer *essentialisme* – dans l’acception sociocognitive que suggèrent les réponses à Q26 et Q28 et *postmodernité* ? Dans ce cas, c’est le second terme qui est remis en cause ici par le premier, à l’inverse de la tendance dans la pensée postmoderniste contemporaine. Ce témoin insiste, dans son évaluation de l’action en faveur de l’arbëresh (Q33-36), sur l’importance de pratiquer la langue à l’oral comme à l’écrit, d’élaborer cette double compétence, d’enseigner l’histoire pas seulement du point de vue des grandes figures, comme Skanderbeg, ou du seul point de vue des « vainqueurs », mais aussi du point de vue des « vaincus » : *bisogna partire dalla storia reale, non quella scritta dai vincitori*. En cela, son point de vue converge avec celui de Matteo Mandalà et de Mario Massario, dans le présent volume.

La trajectoire de vie de F52U est, à bien des égards, comparable à celle de F56P (vie à Rome), mais sa parentèle appartient aux deux minorités alloglottes du Molise : mère arbëresh de Montecilfone et père croatophone de San Felice del Molise. Alors que sa mère insistait auprès de ses propres parents pour qu’ils évitent de parler arbëresh à sa fille, F52U affirme que cette restriction ne l’a pas empêchée d’apprendre la langue, en les écoutant parler entre eux, et en socialisant avec les autres enfants, et avec les gens du pays (Q23). La *facilité partagée vernaculaire* était donc encore suffisamment dense pour que les injonctions au monolinguisme intrafamilial restent sans effet, et que le sujet acquiert une compétence dans la langue locale – en réalité, comme le signale explicitement la réponse à Q30, cette informatrice a appris la variété dialectale de Montecilfone, et témoigne pour cette localité, même si elle a répondu au questionnaire depuis Ururi.

F42U est née à Ururi et y a vécu toute son enfance, mais vit actuellement à Rome. Ses souvenirs d’enfance sont également très vifs et lumineux – une vie de socialisation, de liberté, d’euphorie des jeux d’enfants à l’air libre, notamment à l’endroit de la fontaine « du Cygne », dans les alentours du bourg, sur les rives du torrent éponyme (Q6). Elle se souvient des noms de quartiers et de lieux : *Troj Kishës*, la *Porta* pour la place centrale ; la partie basse du bourg s’appelait *Dreposht*, en allant vers le cimetière, et la partie haute *Drelart*, en allant vers la madonnina et Larino. Le quartier qui menait vers la campagne était appelé *Shenjtë Vener*, et un autre segment rural, *Lenda* (Q7). Chaque famille avait un surnom, souvent dérivé du patronyme courant, comme *Ndint* pour les Constantin, ou bien motivés par des caractéristiques somatiques ou d’anciens métiers – *Skarchelët*, *Vëlardint*, *Ndrionët*. D’autres prenaient leur sobriquet d’après les lieux de proximité, comme *Djamirët* (via giardini ‘rue des jardins’) (Q11). Outre la fête du saint patron, elle se souvient des célébrations de San Antonio (en juin), le Corpus domini, San Luigi, San Donato, et l’office était tenu en italien, de rite catholique (Q13). Parmi les changements dans le paysage, elle signale l’impact des champs d’éoliennes (Q15). Elle a appris l’arbëresh en premier, en famille, car à l’époque c’était la principale langue du foyer et du voisinage (la *facilité partagée vernaculaire*, qui valait pour une *facilité partagée étendue* locale, à l’époque, tant l’usage était général) (Q23). L’arbëresh reste la langue de son discours intérieur, de ses rêves – le réflexe mental le plus immédiat, dans la vie quotidienne, au pays (Q25). Son verdict sur l’engagement et l’action des politiques en faveur de la langue est désabusé : *da quando ho memoria storica non ho visto e non vedo nessuna reale azione att*

alla salvaguardia e promozione della nostra lingua e della nostra cultura « pour autant que je me souviens, sur le long terme, je n'ai pas connaissance d'une quelconque action concrète susceptible de sauvegarder ou de promouvoir notre langue et notre culture » ; elle compare avec la situation en Calabre, où il existe des associations culturelles efficaces, qui travaillent à une promotion active de la langue et de la culture, avec des bals, des chants, des danses et des costumes – à titre d'exemple (Q29).

Plus jeune encore, F30U est née à Larino, mais a toujours vécu à Ururi, en revanche, hormis cinq ans d'études universitaires à Chieti et Pescara, dans les Abruzzes voisines. Son père est ouvrier et agriculteur à la retraite, sa mère était femme au foyer, et elle vit encore avec eux et avec sa sœur à Ururi, dans la maison familiale (Q4). Elle se souvient de berceuses et comptines en arbëresh (Q5), et elle a connu dans sa prime jeunesse les journées d'étés entières à jouer avec les autres enfants de tous âges *ka porta it.* 'in piazza', 'dans la rue'. Elle se souvient de sobriquets comme *Sakket*, *Kiakkiarunt*, *Kukuroct*, *çëndronët* (Q11). À la différence des témoins plus âgés, elle n'a pas connu les boutiques d'artisans, les petits métiers, les vendeurs ambulants, etc. (Q17-21). Ses parents lui ont transmis l'arbëresh dès la petite enfance, parallèlement à l'italien (23). À l'école, on parlait seulement en italien *per non creare confusione nell'apprendimento delle regole grammaticali* « afin de ne pas prêter à confusion dans l'acquisition des règles de grammaire » avec l'arbëresh, et d'ailleurs, tous les enfants ne parlaient pas la langue locale (Q24). Elle parle, pense et rêve en arbëresh au quotidien (Q25), et elle a des amies albanaises qui lui ont permis de comparer l'albanais avec son dialecte (sic) : elle ne comprend pas tous les mots de la variété balkanique, dans la mesure où l'arbëresh s'est italianisé en partie (Q26). Selon elle, ce n'est pas la solidarité d'antan qui a changé : c'est ce que les gens en ont fait dans les conditions de la modernité et du confort. Elle pense que cette solidarité existe encore, mais de manière variable : *è una questione di cuore, non di epoca a mio parere* « c'est une question de cœur, pas d'époque, d'après moi » (Q28). Dans les actions qu'elle recommande en faveur de la promotion de la langue, elle recommande les colloques, les soirées du groupe folklorique comme *Gjaku i Shprishur* (littéralement, « notre sang épars »), des jeux comme la chasse au trésor en arbëresh, des courts-métrages dans cette langue (Q33) ; il faudrait valoriser le patrimoine immatériel arbëresh (Q34), organiser des cours de langue écrite et orale, des ateliers d'écriture collectifs où chacun pourrait s'exprimer en arbëresh selon son idée et ses moyens (Q35). Selon elle, la perte de motivation envers la langue chez les jeunes explique le recul social de la langue (Q36). Sa vision tend à conforter cette responsabilité individuelle et collective, quant à l'usage et au maintien de la langue – en cela, elle se démarque du fatalisme exprimé par d'autres intervenants.

F71U permet de remonter plus loin dans le temps. Son père était ouvrier agricole salarié à Bosco Pontone, propriété du prince romain Francesco Colonna (Q4). Elle se souvient de sobriquets comme *Turcon*, *Fermacoc*, *Mustac*, *Cuntralor* (Q11), et de la messe en latin, le prêtre tournant le dos aux fidèles (Q13). Elle a connu de multiples métiers d'artisans au village (chaudronnier, menuisier, rémouleur, porteur d'eau, cordonnier, etc.) ; l'activité prédominante était, pour les hommes, *bracciante agricola* 'travailleur saisonnier' (Q17) ; les animaux de trait étaient indispensables, et on transformait une pièce de la maison en étable pour eux (Q19). C'est donc un monde très agraire, paysan, qu'elle décrit. L'arbëresh a été sa langue maternelle jusqu'à l'âge de sept ans (Q23) ; la langue n'était pas réprimée à l'école, mais les instituteurs préféraient qu'on utilise l'italien (Q24). Selon elle, *[l'arbëresh] è diverso dell'albanese perchè il nostro parlato no è più una lingua ma [è] molto arcaico. Però [basta] mettere un pò di attenzione, qualcosa si capisce* « l'arbëresh est différent de l'albanais, dans la mesure où notre parler n'est plus une langue, mais [un dialecte] très archaïque. Cependant, il [suffit] de se concentrer, et on arrive à comprendre » (Q26). On doit s'adapter à l'évolution du monde : quoiqu'il en soit, rien ne peut faire disparaître « la solidarité et l'amitié sincère dans laquelle nous avons grandi » (Q28). Au début du boom économique [des années 1950-70], l'action sociale des politiques

s'est orientée vers l'amélioration des conditions de vie locales, mais a laissé de côté la langue (Q29). Il faut compter cependant avec le travail de Guido Tartaglione en faveur de l'arbëresh, qui a monté un groupe de théâtre dans cette langue (Q33) – sinon, hormis le guichet linguistique, rien ne se fait (Q33). Les jeunes ont abandonné la langue – ils préfèrent apprendre l'anglais ou le français – ; il faudrait les impliquer bien davantage dans l'*action* en faveur de la langue (Q34-36).

2.3. Montecilfone

Montecilfone (arb. *Munxhufuni*) comptait 1 278 habitants en 2019. Comme dans les autres localités de Campobasso, le déclin démographique commence en 1951 : de 3 810 à 3 004 habitants en 1961, puis 2 295 en 1981.

H50M correspond en tous points aux témoins d'origine paysanne, d'une famille de sept enfants, ayant bien connu tous les aspects de la vie rurale : une sage-femme officiait encore de son temps, et il se souvient de maints sobriquets : *Cazzarilli, Turtarell, Tapplapsc, Trtacs, Viggjarilli, Ciccnefrecu* (Q11). Il nomme quatre divisions urbaines (le centre historique, le Moulin, le Calvaire et le *Gessaio*, ou 'la Plâtrière' : Q7), il déplore l'abandon de nombreuses festivités au cours du temps – il cite, parmi les fêtes les plus importantes celles de San Antonio, de la Madonna Grande, de San Giuseppe avec le feu de joie dans les rues du quartier historique (Q13). Il regrette également la « dévastation » des façades et du cachet historique de la ville, depuis les années 1970 (Q15). Selon lui, on ne pouvait guère attendre une politique en faveur du patrimoine immatériel d'une gouvernance qui a tant détruit le patrimoine matériel ancien, les paysages, l'urbanistique (Q29). La désintégration (*disfacimento*) sociale de l'arbëresh est ancienne (Q31) : la population était autrefois plus sédentaire (*le persone si muovevano meno*), et entraient moins en contact avec des gens de l'extérieur (il manquait donc cette *facilité partagée étendue* en faveur de l'italien et au détriment de la langue locale, qui prévaut de nos jours) ; les jeunes d'aujourd'hui parlent de moins en moins l'arbëresh (Q36). Le point de vue de ce témoin est donc désabusé, critique, et présente l'avantage de corrélérer l'acculturation sociolinguistique (la perte de l'arbëresh) à l'acculturation de l'environnement urbain, social et paysagistique – un point de vue réaliste, qui manquait à cette fresque à la fois mémorielle et réflexive de notre échantillon de locuteurs arbëresh du Molise.

F61M a longtemps vécu à l'étranger (en France). À la question de savoir si elle a connu des « médiateurs » de conflits entre villageois, elle répond : *sapevo che quando un arbëresh dava la sua parole, valeva di patti* « je savais que quand un Arbëresh donnait sa parole, on pouvait compter dessus » (Q12), valorisant implicitement l'axiologie de la *ffala*. De même, à la question de savoir si l'arbëresh était réprimé à l'école, elle répond qu'elle se souvient surtout des touristes italophones qui venaient en vacances et faisaient preuve d'une attitude méprisante vis-à-vis des « Albanais » (Q24). Pour elle, la question n'est pas non plus de savoir si elle rêve ou non en arbëresh : son rêve serait plutôt de le parler très bien (Q25). Sa conception des « racines » est inclusive, voire empathique, vis-à-vis de l'albanais balkanique et de ses locuteurs : *l'arbëresh rappresenta le mie radici, un po' diverse ma mi sento come gli albanesi di Albania* « l'arbëresh représente mes racines, certes un peu différentes, mais je me sens comme les Albanais d'Albanie », Q26). Elle est la seule, de notre échantillon de réponses, à proposer d'organiser des festivités qui rassemblent toutes les communes arbëresh d'Italie (Q34) – comme c'est le cas, de manière encore plus fédérative, avec les fêtes internationales du Val d'Aoste et des communautés francoprovençales. Selon elle, l'émigration est la cause principale de la disparition de l'arbëresh (Q36). Il s'agit là d'un regard quasiment extérieur, venant d'une personne ayant migré et vécu toute sa vie à l'étranger qui, bien qu'originaire de Montecilfone, ne semble guère porteuse de la mémoire collective si prégnante chez les autres témoins, mais dont la vision est à la fois fidèle à la tradition (aux *valeurs* : pour Q2, son souvenir le plus

marquant, elle mentionne *la gentilezza degli arbëresh* « la bonté des Arbëresh », et fédératrice, non localiste.

F73M n'idéalise aucunement le passé : *si viveva molto male, era una vergogna* « on vivait dans la misère, c'était une honte » (Q6) – en cela, elle déroge à la description d'une Arcadie passée. Elle déclare avoir appris l'arbëresh avant l'italien (Q23) ; à la question Q26 « que représente pour vous l'arbëresh », sa réponse est *non lo so* « je ne sais pas ». Aux deux questions « comment sauver l'arbëresh ? (Q27), comment améliorer la conservation du patrimoine linguistique local (Q34) », elle répond sans détour « en le parlant davantage ». Pourquoi la langue est-elle abandonnée peu à peu (Q36) ? Parce qu'elle est peu connue, répond-elle. Ce témoignage est intéressant, car il va à rebours des autres. Il offre une contrepartie, un contrepoint dialectique à tous les discours passés en revue jusqu'à maintenant. Il reporte la responsabilité de la perte de la langue sur les usagers, plutôt que de faire usage d'une causalité externe. Il fonde ce diagnostic sur un bilan pessimiste de la *mémoire*. Pour elle, la *pression* vient surtout du dedans. Ceci dit, les causes externes de la pauvreté, de la migration – socioéconomiques, politiques, idéologiques, etc. – échappent à la critique. F74M la rejoint dans ce diagnostic, elle qui a migré avec ses parents en Amérique du sud, à l'âge de six ans (Q1) : *si viveva male, per questo siamo venuti via* « c'était la misère : c'est pour cela que nous sommes partis » (Q6). Elle a bien appris l'arbëresh comme première langue, mais elle a suivi sa scolarité à l'étranger (24). La solidarité s'est perdue (Q28). Elle s'accorde avec FM73 à dire que c'est par la pratique au quotidien, qui manque désormais, que l'arbëresh pourrait survivre (Q27), et que si la langue disparaît, c'est parce que la jeune génération ne le parle plus (Q36). Ces deux témoignages esquissent un désenchantement du monde qu'on ne peut ignorer. Ils redimensionnent l'utopie d'un passé conçu en tant qu'âge d'or comme, en partie, une dystopie, dont la modernité et le progrès n'ont guère modifié la teneur, et dont une échappatoire a été l'émigration.

F67M a vécu jusqu'à 23 ans à Montecilfone, puis à Termoli et ailleurs dans la région de Campobasso. Son père était maçon ; il a émigré d'abord en Suisse, puis en Allemagne et il est revenu vivre au pays dans les années 1970 (Q22). Ses souvenirs d'enfance renouent avec la mémoire heureuse des autres témoins (Q6). Parler arbëresh était naturel (Q24) ; elle rêve souvent en arbëresh, surtout quand elle revoit ses amies d'enfance ou quand elle se rend en visite « au pays » (Q25). C'est la langue de « ses racines » ; en 2019, elle est allée en vacances en Albanie (Q26). La vie – et surtout la nécessité du travail – oblige à faire des choix : à vivre ailleurs que dans son pays natal, au contact de tant de gens et de situations ; et à terme, on est tout autant fier de sa profession que de son origine (Q28). De même, c'est le choix des familles, de continuer ou non à parler la langue locale (Q31) – elle-même, dont le conjoint ne parle pas arbëresh, n'a pas transmis la langue à ses enfants (Q36). Ce point de vue associe de multiples strates et dynamiques de spatialisation – son père migrant, sa vie professionnelle dans la région, mais hors du village natal : l'arbëresh reste la langue du premier et du deuxième cercle, alors que grande partie de la vie privée et professionnelle, riche en *nouvelles expériences* et en *reconnaissance*, fait se croiser les cercles plus externes, ceux de la *facilité partagée étendue* en italien. Les allers et retours sont possibles et constants, ce qui favorise une vision en termes de choix, de libre arbitre, face à une modernité conçue comme un monde ouvert, sans perdre pour autant l'ancrage local.

F62M décrit une trajectoire, en tous points comparable par la mobilité, par la migration en Allemagne d'un père ouvrier, par le souvenir des promenades heureuses dans l'enfance, etc. (Q1-4). Elle se souvient des sobriquets Marchigiano, Scheli, Ciconefrego, Curva don Antonio, Curva Petrarca (Q11). Pas besoin de médiateur en cas de conflit : *ci facevamo a botte e basta... Sangue arbëresh !* « s'il fallait en venir aux poings, qu'à cela ne tienne ! Tempérament (littéralement « sang ») arbëresh ! » (Q12). L'émigration était orientée vers la Belgique, l'Allemagne, la Suisse (Q22). Elle a appris l'arbëresh comme première langue (Q23), et elle

pense dans cette langue au quotidien (Q25) ; à l'école, personne n'était brimé pour parler arbëresh, mais de toutes façons, on y allait pour apprendre l'italien (Q24). Depuis, le monde a changé : on a perdu la cohésion entre voisins, ainsi que la convivialité (*famigliarità*) (Q28). Quant à l'avenir de la langue, rien ne peut se faire sans les enfants, dans ce domaine, or nous vivons des « hivers démographiques » de plus en plus importants : ce facteur, cette « crise des familles », rend non seulement difficile, mais impossible la transmission de la langue (Q36).

F80M fournit un témoignage si abondant, que nous ne pouvons, à regret, n'en retenir que quelques points forts : selon elle, l'émigration vers l'Australie, les Amériques – dont le Brésil –, l'Afrique du Sud, les îles Caraïbes, la France, la Suisse, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, a été « une constante qui mortifiait les familles du pays, qui appauvissait les sentiments et l'affection » (Q22). Il en a résulté une sorte de désertification démographique, mais aussi du domaine du *sensible* – contrepoint de la solidarité et de la convivialité partagée avec le voisinage. Les conséquences sur l'entrecroisement des cercles de spatialisation de la langue et du lien social ont été délétères. Selon ce témoin, s'il ne fait pas de doute qu'on a réalisé grâce à la modernité de grands pas en termes de bien-être et de progrès social, familial, éducatif, professionnel, « on a perdu l'innocence, la féminité, la solidarité, l'affection entre nous » (Q28). Au sujet des différences dialectales, elle note que les parlers de Campomarino, Portocannone et Ururi sont plus proches de l'albanais balkanique (Q30). Au sujet des relations intercommunautaires, elle se souvient que « nous n'étions pas aimés : on nous craignait ; nous étions considérés comme querelleurs, fermés, obstinés – nous ne supportions pas les gens des villages voisins » (Q32). Cette remarque était si diffuse dans les autres témoignages que nous ne l'avions pas encore mentionnée, mais ici, elle est formulée avec précision – cette tendance est également notée dans le chapitre de Matteo Mandalà, dans ce volume. On voit, à échelle collective (à échelle du Sujet social, et non plus individuel), le jeu d'intersection ou de cloisonnement des cercles de spatialisation, entre les communautés arbëreshophones et romanophones voisines, d'une manière disjonctive. Enfin, le diagnostic de F80M sur l'action en faveur de l'arbëresh est franchement négatif : aucun appui « de par en haut » ; seule l'activité « de par en bas » de Kamastra est notable.

2.4. Campomarino

Campomarino (arb. *Këmarini*) est une petite ville de 7 803 habitants (en mai 2020), sur la côte adriatique. En raison de sa position sur un littoral éminemment touristique, de ses infrastructures et de ses services, de ses équipements industriels, de son agriculture centrée sur la vigne et l'olivier, dotée d'un grand prestige, elle présente un profil démographique radicalement différent des trois centres urbains de l'intérieur que nous venons de décrire. La courbe démographique y est l'inverse de celles observées ailleurs. Là encore, la rupture date de 1951, où la population passe de 1 880 habitants à 2 844, alors que la courbe ne dépassait pas le seuil de 2 000 habitants depuis 1861 (1 616 hts). Depuis, la population ne cesse de croître : 3 972 hts en 1971, 5 818 en 1991, 7 068 en 2011.

La myriadisation par Kamastra n'a pu recueillir qu'un seul témoignage dans cette localité : celui de F76C qui, si elle n'est pas locutrice d'arbëresh, n'en reste pas moins liée à la culture de cette composante de la population, et fournit des éléments d'information comparables aux témoignages précédents. On consultera la version intégrale dans les annexes. On notera surtout, dans la présente synthèse, l'explication donnée au sujet du recul de l'arbëresh dans cette localité : de nombreuses familles originaires des Abruzzes, la région voisine au nord du Molise, à l'occasion de la réforme agraire de 1950. L'afflux de population extérieure a favorisé les intermariages (Q26). Mais c'est surtout l'économie ouverte de Campomarino, attractive tant pour les travailleurs venus d'ailleurs que pour les touristes, qui a favorisé une *facilité partagée étendue* en italien (Q31), de manière prépondérante : les gens du lieu ont investi et se sont

appropriés de manière très active, très informée, la modernité (Q28). L'habitus de parler italien est enraciné de longue date dans ce centre urbain, de vocation économique polyvalente : *in questi nostri paesi si parla, anche nelle antiche famiglie, italiano* « de par chez nous on parle italien de longue date, même dans les vieilles familles du pays » (Q36). On voit ici non pas seulement la prépondérance de la *pression* italianisante des cercles de spatialisation plus éloignés d'Ego et de sa parentèle et de son voisinage, mais également le fait que ces cercles premiers n'y sont pas des niches, en termes écologique, de la langue minoritaire, mais une composante associée, non exclusive, selon un régime de bilinguisme intégré de plus longue date qu'ailleurs, en raison d'une situation géographique et socio-économique favorisant les dynamiques non pas seulement d'échanges, mais d'intégration quasiment organique de la société locale avec la sphère italophone.

2.5. Casalvecchio di Puglia

Casalvecchio di Puglia nous servira ici de *tertium comparationis*, en tant que localité arbëresh située dans une autre province, à forte présence arbëresh : les Pouilles. La vitalité de la langue est plus variable dans cette région qu'en Calabre, par exemple, mais elle n'en reste pas moins la voie de passage historique des migrations arbëresh du XV^{ème} siècle (voir article de Matteo Mandalà) et surtout, du point de vue du présent ouvrage, elle bénéficie de nombreuses initiatives pour la promotion de la langue, et d'un fort investissement associatif et érudit « de par en bas ». C'est donc surtout sur ce dernier aspect que nous concentrerons notre synthèse des trois témoignages reçus par myriadisation.

Casalvecchio di Puglia (arb. *Kazallveqi*) est un bourg de 1 717 habitants (au 31 janvier 2021), située seulement à 44 kms d'une importante ville régionale : Foggia (147 880 habitants en mai 2021). À la différence des deux cas de figure examinés précédemment (le déclin démographique des trois bourgs intérieurs arbëresh de la province de Campobasso *versus* la hausse démographique de Campomarino), et sans doute en raison de sa proximité avec une ville aussi importante que Foggia, la population a oscillé entre 2 000 et 3 000 habitants de 1861 à 2001, avec des pics en 1951 (3 181) et 1981 (2602).

On trouvera en annexes le témoignage de H52CP. Il converge, dans la densité de la mémoire collective, avec les témoignages les plus positifs des trois localités de l'intérieur du Molise, évoquant l'intensité de l'activité agricole, dans un centre qui a maintenu cette vocation encore aujourd'hui : une vie sociale et active omniprésente, aux quatre coins du village – *tutto era un concatenarsi di azioni, gioco e lavoro* « tout était une chaîne sans fin d'activités, de jeux d'enfants et de travail » (Q6). Il regrette le recul des « rapports sociaux étroits et sincères ». À la question de savoir comment la communauté arbëresh pourrait contribuer à la sauvegarde de la langue minoritaire, il répond en nous donnant une leçon : « en renouant avec l'humilité et la volonté héritée du passé, sans pour autant favoriser le folklorisme ; en renouant, en revanche, avec la soif d'apprendre, d'approfondir et/ou de conserver le patrimoine linguistique. En ne se voilant pas la face devant le manque de volonté et l'indifférence sur ces questions, en ne se contentant de dire « il est déjà trop tard, pour apprendre l'arbëresh ».

3. Conclusion et perspectives

Il y a, derrière ces propos qui peuvent sembler anodins, déployés tout au long de cette synthèse des réponses au questionnaire de l'association Kamastra, une théorie du fait arbëresh, mais aussi de tout fait minoritaire constructif – littéralement constructionniste. Ce caractère sérieux, pertinent, fécond, de la *mémoire* conçue selon cette polyvalence paradoxale, au carrefour du passé, du présent et de l'avenir (cf. Agresti, *op. cit.* : 61, fig. 3), nécessite une clé d'interprétation théorique. C'est la *mémoire* qui interpelle la théorie – pas l'inverse, comme

trop souvent en sciences sociales, où les faits sont au service de la théorie. Ici, la *théorie* – la LDS et le modèle d'*Écologie de Pressions* – s'est retrouvée au service des *faits*. C'est donc un constructivisme à rebours du postmodernisme critique, qui rejette toute empathie et se replie sur une posture morale (pas de victimisation, pas de marchandisation, pas de revendication, pas d'essentialisme, etc. bref, pas d'*action*, face à l'inexorabilité du « progrès » et de la postmodernité), pour se contenter de vérifier des schémas prédictibles qui préjugent de l'*essentialisme* de tout discours identitaire – terme détourné par les sciences sociales, pour en faire un repoussoir, alors que du point de vue d'une tradition de pensée postdurkheimienne comme celle d'Halbwachs, l'essentialisme donne à voir des institutions sociales, des visions et des explications du fait social. Le fait arbëresh se dévoile ici dans toute sa dimension *institutionnelle*, fondée sur une *axiologie* (un ensemble de valeurs), une *idéologie* participative, intégrative, de la construction nationale italienne, un régime de *réciprocité* (don et contre-don, solidarités) ... au prix d'une diglossie qui a fini par avoir raison de cette même construction qui, a pourtant perduré pas moins de cinq siècles.

Or, les limites téléologiques (la « fin en soi » ou l'idée que « la fin justifie les moyens ») du progrès et de la modernité ont révélé l'impéritie du consensus diglossique : l'arbëresh finit par sombrer dans la pulvérisation des solidarités et des valeurs de réciprocité de l'ère postmoderne. Fallait-il continuer à se voiler la face, à objecter le déni, face aux faits de l'assimilation, de la substitution de l'arbëresh par l'italien et les langues de la globalisation ? Fallait-il ne rien objecter aux routines de pensée, qui veulent que tout mouvement migratoire dérange le confort et dérange l'histoire, dérange l'identité nationale, contre toute évidence historique, contre l'expérience même des populations qui se sont construites dans et à travers la migration, puis ont co-construit l'État-nation, ont donné une extension à l'*italianité* autant qu'à l'*albanité*, de façon métonymique – la partie observable ici, au sud de l'Italie, d'un Tout universel, dans la mesure où cette co-construction est davantage la règle que l'exception ? L'*arbëreshité* ennoblit l'*italianité*, qu'elle rend plus complexe, à laquelle elle confère une originalité et une richesse géopolitique, historique, qu'il est non seulement regrettable d'ignorer, mais dommageable même à l'échelle géopolitique du sud-est de l'Europe, de continuer à négliger.

Enfin, sur le plan méthodologique, la collecte de réponses par myriadisation, adoptée initialement comme un pis-aller, en raison des contraintes sanitaires, s'est avérée, *a posteriori*, un moyen créatif et efficace de recueillir des témoignages. Il n'est pas même jusqu'aux réponses décalées, qui ne présentent un réel intérêt. La dialectique entre information nouvelle et redondance est plus facile à maîtriser que dans le cas d'un corpus d'entretiens semi-directifs, une fois transcrit. Le questionnaire de Kamastra s'y prêtait, par la pertinence de ses questions, en lien avec le châssis théorique de la LDS : une question telle que Q25, sur la langue des rêves et du discours intérieur, a souvent donné la clé de la teneur de la compétence bilingue du témoin. Une fois de plus, nous les remercions toutes et tous pour cette contribution, non seulement à la connaissance du monde arbëresh à l'échelle d'une vie, mais aussi pour une participation et une pertinence dans les réponses si décisives, qu'elles font avancer les sciences humaines.

Références

- AGRESTI Giovanni, 2018, *Diversità linguistica e sviluppo sociale*, Milano, Franco Angeli.
 AGRESTI Giovanni (dir.), PUGLIESE Fernanda (coord.), in collaborazione con Rivista Kamastra, 2019, *Vocabolario polinomico e sociale italiano-croato molisano. Lessico dello spazio pubblico. Figure dell'autorità, mestieri e lavori. Raccolta della memoria orale*, Mnamon, Milan.

- AGRESTI Giovanni (dir.), PUGLIESE Fernanda (coord.), in collaborazione con Rivista Kamastra, 2020, *Vocabolario polinomico e sociale italiano-arbëresh delle varietà molisane. I. Teoria e metodo. Spazio e relazioni di prossimità*, Milano, Mnamon.
- BASTARDAS I BOADA Albert, 2013, « Complexity and Language Contact: A Socio-Cognitive Framework », in Salikoko Mufwene, François Pellegrino, Christophe Coupé (Eds.), *Complexity in Language: Developmental and Evolutionary Perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BASTARDAS I BOADA Albert et MASSIP-BONET Àngels (Eds.), 2013, *Complexity perspectives on language, communication and society*, New York, Springer.
- CHAPOULIE Jean-Michel, 2001, *La tradition sociologique de Chicago 1892-1961*, Paris, Seuil.
- GREIMAS Algirdas Julien, 1986, *Sémantique structurale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GREIMAS Algirdas Julien et COURTES Joseph, 1993, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- HALBWACHS Maurice, 1968, *La mémoire collective*, Paris, Presses Universitaires de France.
- HEINSALU Els, PATRIARCA Marco et LÉONARD Jean Léo, 2020, *Languages in Space and Time. Models and Methods from Complex Systems Theory*, Cambridge University Press.
- HYMES Dell, 1982, *Vers la compétence de communication* (traduction française de France Mugler), Paris, Didier/Crédif.
- KLOSS Heinz, 1967, « 'Abstand Languages' and 'Ausbau Languages' », *Anthropological Linguistics*, vol. 9, n° 7, p. 29-41.
- TERBORG Roland et GARCIA-LANDA Laura, 2013, « The ecology of pressures: towards a tool to analyze the complex process of language shift and maintenance », in Bastardas i Boada Albert et Massip-Bonet Àngels (Eds.), *Complexity perspectives on language, communication and society*, New York, Springer, p. 219-239.
- THOMAS William et ZANIECKI Florian, 1927 [1918-1920], *The Polish Peasant in Europe and America*, New York, A. Knopf.
- THOMAS William et ZANIECKI Florian, 1998 [1919], *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan.